

# La France tombe dans une hystérie collective

Au déni de la réalité a succédé, dans notre pays, l'incapacité des dirigeants et de l'opinion à l'affronter. On peut sortir de cette phase de sidération en prenant enfin les décisions qui s'imposent et en s'appuyant sur nos atouts.

LA  
CHRONIQUE  
d'Eric Le Boucher



Selon 7 Français sur 10, la France vit une « dépression collective », nous a appris un sondage Via-voice, paru jeudi. Plus que la somme de difficultés individuelles, le pays souffrirait d'un sentiment commun d'une « identité perdue », de l'angoisse de voir disparaître les « éléments majeurs » qui ont façonné le pays depuis la Révolution. Par hasard, sur les conseils toujours avisés de Jean-Louis Bourlanges, je venais de lire Istvan Bibo, le penseur politique hongrois, qui a si bien expliqué comment « des états d'âme apparentés à des névroses et à des hystéries individuelles firent leur apparition dans la vie de nations entières et y acquièrent une importance politique décisive » (1). C'est exactement ce qui se passe en France.

Le paradoxe est qu'Istvan Bibo parlait, pour l'avant-guerre, de l'Allemagne et des pays de l'Est, sujets à ces états d'âme, mais qu'il citait la France comme une « communauté équilibrée » qui, « même si elle manifeste des réactions très violentes et fiévreuses, finit par résoudre ses problèmes [c'est l'auteur qui souligne], c'est-à-dire ne tombe pas dans l'hystérie ». Aujourd'hui, au début de la seconde décennie du XXI<sup>e</sup> siècle, soixante-dix ans après l'Allemagne, est-ce au tour de la

France de plonger dans une maladie mentale collective ? Il semble bien.

Quel est le mal dont on parle ? Istvan Bibo explique, comme les responsables de Via-voice, que « les troubles psychiques d'une communauté » ne sont pas purement et simplement la somme des troubles individuels. Il écarte aussi l'idée que le mal collectif viendrait seulement de l'influence de quelques dirigeants particulièrement dérangés ou, ajoutons pour être dans l'actualité, particulièrement pervers et menteurs. On aurait beau empêcher tous ces « méchants » de nuire, dit Bibo, « les idées fausses et les réactions déplacées continueront à survivre chez de paisibles chefs de famille, chez les mères de dix enfants, chez des individus inoffensifs animés des meilleures intentions ». Gardons-nous de sortir les guillotines...

Inversement, poursuit Bibo, « il faut se méfier également de toute métaphysique communautaire » qui impute le désordre « à la communauté elle-même ». C'est toute la thèse du penseur hongrois : l'Allemagne de 1930 ne serait pas malade d'hitlérisme à cause d'une sorte d'ADN corrosif qui la taraude depuis la nuit des temps et la taraudera toujours, mais à cause de différentes impasses historiques qui vont de l'anarchie de l'Empire romain germanique aux « mauvaises graines » de Versailles.

Comment se manifeste l'hystérie collective ? Bibo en fait une description lumineuse. « Elle se caractérise par la présence concomitante de symptômes spécifiques : la méconnaissance de la réalité par la communauté, son incapacité à résoudre

les problèmes posés par la vie, l'incertitude ou l'hypertrophie de l'évaluation de soi-même, les réactions irréalistes et disproportionnées aux influences du monde environnant. » Tout est dit là de la France d'aujourd'hui. Qu'intervienne « une secousse » sur un pays dans cet état, entendez « la crise », et l'hystérie se déclenche. La France empile les raisons d'avoir mal : « Le caractère inattendu et démesuré de la secousse, le sentiment que les souffrances sont injustes ou disproportionnées, la gravité des problèmes qu'elle entraîne, l'immaturité de la communauté, ses trompeuses expériences antérieures qui avaient fait naître de trop grands espoirs. »

Il faut écartier définitivement le mythe d'une « autre politique ».

Non, ce n'est pas la fin du modèle social français.

Les individus d'un pays hystérique peuvent comprendre la réalité, mais un pays hystérique « ne veut pas » la comprendre. N'est-ce pas la meilleure description qu'on puisse faire des Français et de la France ? La lecture de Bibo nous permet hélas d'écrire la suite du scénario. De l'hystérie française va découler « une paralysie de la pensée politique » et la crispation sur les « pseudo-solutions ». Voici Mélenchon et Le Pen promis à un brillant avenir, au moins électoral. Le pays englué « entretient avec la réalité un rapport de plus en plus faux ». Il ne part pas de ce qui existe et qui est possible mais de ce qu'il s'imagine être. « Cela ne signifie pas que la réalité lui échappe », dit finement Bibo, mais que l'opinion se met à suivre des dirigeants qui ont élaboré « des slogans qu'ils opposent aux faits désagréables ».

La thérapie ? Reconnaître d'abord cette plate réalité que doit affronter la France : son manque de compétitivité, son Etat trop gros, sa préférence pour les loisirs, sa haine du risque et de l'argent, etc. La liste en est connue. Ensuite écartier définitivement le mythe d'une « autre politique », jamais explicitée car introuvable, au profit d'une ligne simple : face à la mondialisation, il faut s'adapter, considérablement et vite, avec des mesures radicales, sans idéologie, inspirées de celles qui marchent en Europe du Nord. Enfin et surtout, revenir à la rationalité. Après avoir si longtemps nié l'existence du loup (la mondialisation est mauvaise, donc on n'en veut pas), la France admet qu'il est entré dans son jardin, mais elle déclare maintenant qu'elle va mourir mangée. Non, ce n'est pas la fin du modèle social français. Non, ce n'est pas le déclin des « valeurs depuis la Révolution ». La France va survivre, elle a beaucoup d'atouts : ses scientifiques, ses grands groupes, ses infrastructures, sa démographie, ses jeunes entrepreneurs. Le sondage Via-voice nous dit une réalité, celle-ci atroce : la moitié des jeunes Français de 25 à 34 ans souhaite s'exiler. Il est un seul remède contre l'hystérie : agir beaucoup plus fortement, plus courageusement et sans état d'âme pour leur redonner une confiance en la France.

Quand il évoquait « des états d'âme apparentés à des névroses et à des hystéries », dans l'après-guerre, le politologue hongrois Istvan Bibo parlait de l'Allemagne et des pays de l'Est.

Photo DR



(1) « Misère des petits Etats d'Europe de l'Est », Albin Michel.